

Prince de Joinville! vive la duchesse d'Orléans! Quelques membres y répondent par celui de *vivent les princes!*

Le discours royal a été écouté dans le plus profond silence, quoi qu'en dise le journal officiel du soir qui a distribué au hasard, de paragraphe en paragraphe, et contre toute vérité, les mots: vive sensation! adhésion, etc. Le *Moniteur* les reproduira sans doute demain, et voilà comme on écrit l'histoire.

On lit dans le *Courrier Français*:

Le roi, profondément ému de l'accueil que le discours de la couronne a reçu dans la séance royale, a dit, et nous garantissons l'authenticité de cette parole: «Malgré les services que m'a rendus ce pauvre Goizot, je veux un ministère sous lequel on puisse crier *vive le roi* et passer une revue de la garde nationale.»

LES DEUX FRÈRES.

SUITE ET FIN.

Du Casse n'attendait que la mort, lorsque au bout de cinq mois, arrivèrent de France dans les États Barbaresques des Religieux de la Trinité qui venaient racheter les captifs.

C'était, il faut l'avouer, n'en déplaise à ces esprits malades à qui la pensée d'un Moine donne le cauchemar, c'était une bien noble et bien sublime institution, que celle d'un Ordre se dévouant exclusivement et par choix à la délivrance des Chrétiens réduits à l'esclavage par les infidèles. Si je suivais mon goût, je me laisserais aller volontiers à faire l'histoire de cette institution si glorieuse pour le catholicisme. Mais pour ne pas trop m'écartier de mon récit, je dirai seulement qu'il existait et qu'il existait encore deux Ordres religieux dévoués à cette œuvre admirable, l'Ordre de la Trinité fondé en France, et l'Ordre de la Merce, fondé en Espagne. Tous les deux datent du commencement du treizième siècle, de ce siècle qui comprenait si bien les grandes choses et les exécutait avec tant de magnificence. Et depuis lors il serait impossible de calculer les immenses services rendus par les Religieux de ces deux Ordres, au milieu de dangers, de fatigues et de privations de toutes sortes, et souvent au risque des tourmens et de la mort qu'ils trouvaient au milieu des Barbares. Et on peut juger avec quel bonheur leur arrivée était saluée par tous les Chrétiens captifs.

Dès que les Frères de la Trinité eurent été admis dans le port d'Alger, ils firent rassembler tous les esclaves chrétiens dont ils purent avoir connaissance pour traiter de leur rançon. Dans le nombre se trouvait le capitaine espagnol avec qui nous avons déjà fait connaissance, et ce qui restait de son équipage. Pendant que les rançons se payaient, que des vêtements et des vivres étaient distribués aux captifs, et que par des soins délicats, on s'occupait de rétablir leurs forces et de leur faire oublier leurs maux, le capitaine cherchait partout Du Casse, et ne le trouvait point. Inquiet sur le sort de son ami, il en parla aux Religieux qui prennent partout des informations. Ce ne fut cependant qu'avec beaucoup de peine qu'on le découvrit dans l'espèce de fosse infecte où il était renfermé; et quand on l'en tira, ce n'était qu'un cadavre décharné, incapable de se soutenir, et qu'il fallut porter sur la plage et de là à l'asile où les Religieux soignaient ceux qui ne pouvaient être immédiatement transportés à bord.

Le bon air, des cordiaux, quelques alimens sains et prudemment ménagés et surtout la liberté rendent la vie au moribond et le raniment un peu. On voit qu'il ne lui faut que des soins pour recouvrer ses forces, épuisées par les privations. Le capitaine court auprès de lui, et s'établit à son chevet, pour le soigner, en compagnie d'un Religieux à qui le supérieur avait particulièrement confié le malade.

Du Casse ne tarda point en effet à reprendre ses forces, et le capitaine, dès qu'il le vit en convalescence, lui proposa de l'emmener en Espagne, non plus comme prisonnier, mais au contraire pour lui faire part de ses biens et lui procurer de l'avancement dans le service. Il lui disait un jour, en redoublant ses instances:

—N'ayant plus de famille, vous n'avez, je pense, aucune raison qui puisse vous attacher à la France.

—Plus de famille! répartit vivement Bruno. Qui le sait?

—Ne m'avez-vous pas dit que vous n'étiez pas marié et que vous étiez orphelin?

—J'étais bien jeune quand je perdis ma mère, mais à mon départ mon père vivait encore, et j'avais un frère.... Mais ne parlons plus de cela. Vous savez ce que c'est qu'un misérable enfant.... et j'ai peut-être causé la mort....

Une grosse larme, qu'il voulait dévorer, roula sur la joue creuse du sibilier, qui, vaincu par ses souvenirs, s'écria avec des sanglots:

—Pauvre frère! Mon pauvre petit Joseph!

Le capitaine ému détourne la tête. Le Religieux, saisi d'un trem-

blement, pâlit et s'élança vers le malade les bras ouverts en lui criant:

—Bruno! mon frère! c'est moi!

Et les deux frères demeurèrent immobiles, confondus dans cet embrassement d'où ne s'échappent longtemps que des sanglots, des mots inarticulés. Le capitaine espagnol, lui aussi, pleurait comme un enfant. Et cependant Bruno, comme pour s'assurer que ce n'était pas un rêve, parcourait des mains le visage et la tête de Joseph, sans pouvoir encore s'exprimer que par des phrases entrecoupées.

—C'est bien toi!... pauvre enfant!... comment se fait-il?... je ne t'ai pas reconnu.... Le cœur parlait... Mais toi....

—Moi-même je ne vous ai point reconnu d'abord, si malade, si changé!... Mais j'avais entendu votre nom... et pendant que vous dormiez, je vous avais bien examiné....

—Comment! Depuis huit jours! et tu tardais....

—Demandez au capitaine dans quel état vous étiez. Je vous aurais tué.

—Tu m'aurais guéri!

Et les Du Casse se jetaient encore dans les bras l'un de l'autre et tendaient la main au brave Espagnol.

—Mais quoi! dit Bruno, sous quel habit te voilà! Tu t'es fait Moine!

—Vous vous étiez bien fait sibilier, répondit Joseph avec un admirable sourire. Vous pouviez être pris, il fallait bien que je pusse vous racheter.

—O petit Joseph! s'écria l'autre en le reprenant dans ses bras, comme un enfant, je te reconnais là! Vous voyez, capitaine, de quelle souche j'étais, et qu'il y avait de braves gens dans ma famille. Mais sois tranquille, petit, ton exemple m'a profité; je vais me faire honnête homme et servir le roi.

Ils parlèrent ensuite de leur père. Le vieux Du Casse était mort peu de temps après le départ de son fils aîné, et alors Joseph docile aux principes qu'il avait reçus, était entré en religion où ses prières lui avaient obtenu de retrouver son frère qu'il avait tant pleuré.

Quand le bâtiment mit à la voile, Bruno était rétabli, en sorte qu'en débarquant à Marseille, il fut en état de figurer dans la procession que font les captifs à leur retour, pour remercier la Ste-Vierge de leur délivrance. Il était à côté de son frère, un ciérge à la main, et leur histoire ayant été bientôt connue de toute la foule accourue à cette cérémonie, des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux à la vue de ce spectacle.

Bruno Du Casse, qui n'était qu'à la fleur de l'âge, ne tarda pas à rentrer, mais d'une manière plus honorable, dans la carrière où il s'était déjà fait connaître. Il n'entra pas cependant tout de suite dans la marine royale; car comme il ne pouvait se résoudre à présenter une requête au roi, il n'obtint d'abord que le commandement d'un corsaire armé à Marseille par le gouvernement. Mais trois ans plus tard il obtint le brevet de capitaine de vaisseau dans la marine royale, et ce fut alors qu'il commença à se distinguer par une suite non interrompue de hauts faits qui le firent parvenir par degrés, jusqu'au grade de lieutenant général, et au titre de Chevalier de la toison d'or, et de commandeur de l'Ordre de St-Louis. Ce fut alors aussi qu'il parut à la Cour où il se fit particulièrement estimer de Louis XIV et respecter de tout le monde.

La tendresse des deux frères ne fit que resserrer chaque jour davantage les liens qui les unissaient déjà, et cette affection mutuelle répandit le bonheur le plus pur sur l'existence de ces deux êtres, de goûts si différents, et cependant si bien faits pour se comprendre. Le frère Joseph eut le bonheur d'avoir racheté doublement son frère, en le faisant rentrer dans les sentiers de la Religion, et l'affermissant dans la pratique d'une piété sincère et solide.

Le bon Religieux, fidèle à sa vocation sainte, fit encore pendant bien des années de nombreux voyages en Barbarie. Déjà avancé en âge, il prit dans un de ces voyages, le germe de la peste qui l'emporta peu de temps après son retour. Ce fut pour son frère aîné un chagrin qui empoisonna ses dernières années; cependant il supporta cette épreuve avec un courage chrétien. Enfin Bruno Du Casse, chargé d'années et de gloire, termina dans les bras de la Religion une vie dont les premières erreurs avaient été si glorieusement réparées, et dont la partie la plus considérable avait été si honorablement remplie.

Le duc de St-Simon, dont nous avons parlé au commencement, n'a pu s'empêcher, malgré son esprit satirique et méchant, de rendre justice à cet officier distingué. Voici en quels termes il mentionne la mort de «M. Du Casse, lieutenant général et commandeur de St-Louis.

«Il mourut fort âgé, et plus cassé encore de fatigues et de blessures.»